

acharnée, intéressée, la fatigue sans qu'elle ose s'y soustraire.

En revoyant aujourd'hui Geneseo, que dirait un fils de *Bigtree* ? Sans doute il préférerait les femmes de son wigwam à ces deux femmes que nous avons surnommées *l'Etoile de l'Est* et la *Diane de Geneseo*. Un Européen serait moins difficile ou moins blasé. Si une fois il avait goûté de cette intimité charmante, il ne la quitterait qu'à regret pour les sémillantes marquises de la Chaussée-d'Antin, pour les raouts empesés de Londres. La vie de Geneseo a des contrastes saisissants ; des raffinements du luxe le plus recherché on passe sans transition aux scènes les plus sauvages. Le soir, après une causerie ou l'on fait assaut, non d'esprit, mais de souvenirs, quand on s'élance dans une voiture emportée par des chevaux qui ne galopent pas mais qui volent à travers des prairies immenses parmi les milliers de bœufs qui paissent, c'est à se demander si l'on rêve ou si l'on veille. Tout à coup la voiture s'arrête, et ces animaux monstrueux viennent manger quelques poignées de sel dans la main de leurs belles maîtresses.

Cette petite esquisse de Geneseo resterait incomplète si Joseph n'y trouvait sa place. Et d'abord, qu'est-ce que Joseph ? Joseph est un roman, un type, un mythe. Il a été soldat, il a failli être prêtre ; il joue du violon, met du rouge, il porte une perruque blonde, Joseph a combattu à Waterloo, connu Talma, il a tutoyé Carême et balbutié devant Napoléon. Du service de la patrie, Joseph passa au service de M. Wadsworth 1er. mais il n'oublia ni la France ni le duc de Broglie, son premier maître. Dans le cours de sa vie américaine il lui est arrivé de parler si souvent du noble pair, que la malignité publique a décerné au valet le nom du maître, et que Joseph n'est plus connu à Geneseo que sous la qualification pompeuse de duc de Broglie. Joseph a main-

tenant soixante ans ; depuis la mort de M. Wadsworth il ne relève plus que lui-même, il est un des gros bonnets de l'endroit, et il ne tiendrait qu'à lui d'en être l'homme le plus heureux ; mais Joseph est en proie à une idée fixe qui trouble et empoisonne ses joies ; il voudrait revoir avant de mourir le duc de Broglie, la rue Grange-Batelière et l'Opéra. Si sa pauvre vieille femme n'était étendue sur son lit de mort, il mettrait sa perruque, et cinq semaines ne seraient pas écoulées qu'il serait assis à l'orchestre de l'Opéra. Cependant, comme il devrait se trouver heureux dans sa petite maison, au milieu de ses fleurs et de ses chiens ! comme il devrait craindre de la quitter ! et à son âge il veut courir le monde, traverser la mer ! Ah ! c'est que l'amour du pays ne s'éteint jamais tout entier dans le cœur de l'homme, et sous le plus beau ciel de la terre, il lui faut, s'il est Parisien les ruisseaux de Paris ; s'il est Anglais, les brouillards de la Tamise. Pauvre Joseph ! que deviendrait-il à Paris ? Sa rue Grange-Batelière ! on la lui a gâtée à force de l'embellir : son duc de Broglie le renierait peut-être ! Depuis le Joseph de Geneseo, M. le duc a vu défiler devant lui tant de Josephs divers, que le vieux serviteur, resté tant d'années fidèle au culte d'un nom, court grand risque d'avoir été oublié. Et cet Opéra, dont il parle le jour, dont il rêve la nuit, le retrouverait-il tel que le lui représente son imagination exaltée par trente ans d'absence ? Lui reste-t-il assez d'oreilles, assez d'yeux pour jouir des Branchus et des Bigottins de 1847 ? Mais à quoi bon donner des conseils à un vieillard, amoureux ou monomane ? Joseph, si Dieu lui prête vie, fera le voyage de Paris, et quand il l'aura fait, il pleurera ses illusions perdues.

CHARLES DE BOIGNE.

(A continuer.)

CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

ARMAND CARREL.

Ce que vous avez voulu depuis trente ans, Monsieur, ce que je voudrais, s'il m'est permis de me nommer après vous, c'est assurer aux intérêts qui se partagent notre belle France une loi de combat plus humaine, plus civilisée, plus fraternelle, plus concluante que la guerre civile, et il n'y a que la discussion qui puisse détrôner la guerre civile. Quand donc réussirons-nous à mettre en présence les idées à la place des partis, et les intérêts légitimes et avouables à la place des déguisements de l'égoïsme et de la cupidité ?

Lettre de M. Carrel à M. de Chateaubriand.
(octobre 1834.)



Le 20 mars 1823, un jeune homme de 23 ans s'embarqua furtivement à Marseille sur un bateau pêcheur espagnol qui faisait voile pour Barcelone ; ce jeune homme portait la veille encore l'épaulette de sous-lieutenant au 29^e régiment de ligne. Un peu compromis dans l'esprit de ses chefs par ses opinions libérales, il avait reçu ordre de rester au dépôt à Aix, tandis que son

régiment était appelé à prendre part à l'expédition dirigée par le gouvernement des Bourbons de la branche aînée contre la révolution espagnole. Le jeune officier, affamé d'action, avait vainement réclamé contre la mesure qui le condamnait au repos ; n'ayant reçu en réponse à ses réclamations qu'une ordonnance de mise à la réforme sans traitement, il venait de se décider à donner sa démission, et, rendu à la liberté, n'ayant pu combattre dans les rangs français, attiré d'ailleurs par ses opinions vers la cause des constitutionnels espagnols, il partait joyeux, à l'insu de ses parents et de ses amis, pour aller mettre au service de cette cause son épée et sa vie.

A son arrivée à Barcelone, il trouva la ville remplie de réfugiés de toutes les nations, pour la plupart anciens soldats de l'Empire, qu'attiraient en Espagne l'amour des combats, le goût des aventures et l'espoir de quelque revanche à tirer du drapeau blanc. Tandis que d'autres réfugiés, campés sur les bords de la Bidassoa, essayaient en vain d'embaucher l'armée des Bourbons